

## Bozar

### Le parlement des écrivain·e·s 16 Nov.'23

#### Véronique Bergen – GUÉRILLA ÉCOPOÉTIQUE

Dans une séquence historique se tenant sous le signe de l'impasse, la pensée a à relever le défi d'inventer de nouvelles formes à hauteur des enjeux de l'anthropocène. L'articulation entre le monde et le plan de l'écriture passe par la proposition d'un dispositif esthétique qui, de facto, s'engage dans la vie des idées et la chair sensible du politique. A sa très modeste échelle, l'écrivain qui entend conjoindre la radicalité de l'action et les puissances du rêve, lancer ses phrases dans l'esprit objectif du temps se tient du côté d'une écriture-pensée guérilla. Pirate des lettres, il arpente les marges ; rétif aux mots d'ordre du pouvoir, en rébellion active contre les sirènes thermidoriennes, il crée des espaces mentaux et physiques animés par la libération de possibles émancipateurs, de nouvelles puissances de sentir, de penser et de vivre.

A l'ère de la cyberécriture, de la siliconvalleysation des consciences, de la gentrification des esprits et des corps, l'écrivain qui entend générer un dispositif expérimental où se nouent poétique et politique surgit comme un activiste un peu particulier qui parie pour la valence séditeuse des mots et des phrases. Une valence anarchiste qui ne peut surgir que depuis une position de sécession et d'indiscipline envers l'ordre discursif et l'ordre extra-discursif. Que l'espace fragile de l'écriture devienne l'une des modalités par lesquelles les corps se soulèvent en s'arrachant à tout ce qui les musèle implique que l'écriture soit en prise sur le monde actuel et se déploie comme « machine de guerre » (Deleuze et Guattari) écopoétique dressée contre les mille et un visages du pouvoir et de son auxiliaire, la langue-pouvoir. Une langue-pouvoir soumise à des liftings sémantiques, empruntée et brandie par la coterie diffuse des penseurs officiels, des intellectuels et des écrivains de service qui, embrassant les causes et les combats à la mode, les recyclent en alibis d'un formatage liberticide.

L'écrivain ne parle pas au nom des parias, des oubliés, des exclus de l'Histoire, du non-humain massacré, des populations animales exterminées, des créatures végétales, minérales assujetties à la logique anthropocentrée. Il travaille à écouter les voix des sans-voix, à leur donner un accueil, à dessiner des alliances entre les formes du vivant. Je réactiverai le binôme de Spinoza et avancerai qu'il a pour ligne éthique de se tenir du côté de la puissance (relations interpersonnelles horizontales, de composition, égalitaires), de dynamiser la figure du pouvoir (relations interpersonnelles verticales, de domination, hiérarchiques, inégalitaires *de juris* et *de facto*). Cependant, rien ne flèche a priori l'évolution de la puissance. Il nous revient d'être en alerte, attentifs au retour du refoulé, aux tours de passe-passe au terme desquels l'exercice de l'affirmation des puissances de vie se métamorphose en moyen au service du pouvoir. On revêtira de différents noms ce retour du refoulé : ressac réactionnaire, fascisant, devenir thermidorien, devenir semblable à ce que l'on combat, ou encore, en termes deleuziens, capture des lignes de fuite par des lignes stratifiées, avalement du moléculaire par le molaire.

En amont, le réquisit minimal de l'engagement de l'écrivain énonce que l'on ait encore foi dans le monde comme disait Deleuze, que l'on croie encore à l'écriture comme levier d'action (sur elle et sur le dehors), à l'existence d'un futur, qu'on se refuse de se rallier à la sentence « les jeux sont faits ». Dans les faits, le poète, le romancier, le philosophe, l'artiste peuvent conjoindre creusement de lignes révolutionnaires et scepticisme, tracé de lignes sauvages, indisciplinées, de lignes de fuite et conviction d'une impuissance quant aux forces performatives et pragmatiques de l'écrire-penser.

A partir de quelle énergie, de quelle colère, de quelle injustice l'écriture surgit-elle et en direction de quel espace? Comment tisse-telle négation et affirmation, refus de l'état de choses et proposition d'une scène alternative? De quelles armes dispose-t-elle pour bousculer l'inertie, transformer le plan de l'existence? Comment, à chaque fois, rejoue-t-elle autrement les noces du rêve et de l'action, attentive à ne pas céder sur son désir d'ombre et de contre-pouvoir, sur son appétence existentielle et politique pour l'underground, les marges, pour l'interconnexion avec le non-humain, avec les esprits des forêts, des océans, des montagnes? La réinvention permanente de la vie de l'écriture la soustrait à la foire à l'encan des valeurs insurrectionnelles cotées en bourse, la prémunit partiellement contre la machine à spectaculariser et lui permet de faire voler en éclats le moulin du blabla stérile par la puissance de mots-actes.

Je terminerai ces quelques réflexions en convoquant un extrait d'une fiction inédite, *Où sont les morts?*, en vous lisant un passage dans lequel j'évoque Emma Goldmann.

« Le pavillon de mon oreille droite saigne... Faut pas demander les syllabicides, le bisphénol verbal que véhiculent les phrases des humains. Les orateurs qui débitaient des mots vides, dévitalisés, des idées creuses, fossilisées, des concentrés de non-pensée, je les repérais au quart de tour. Alors, face à ces produits linguistiques manufacturés, à ces idiomes exsangues, bouillie de sons coupés d'anglais robotique, mauvaise came lexicale, stylistique dénutritionnée, je perds courage. Comment gagner la partie si le verbe est parti en fumée, si les concepts sont vrillés tube cathodique dans la trachée? Les autorités diffuseraient-elles des gaz lobotomisants via le net, les smartphones, les caméras de surveillance, les antennes GSM? (...) Un substantif, un adjectif, une proposition bourrés de pixels ne perdent-ils pas leur lucidité? (...) Mon oreille a toujours perçu au carat près la teneur de sens, la hauteur des mots, leurs résonances. L'amplitude de leurs ailes s'est réduite à la taille des slogans. Avec quelles pelletées de mots vont-ils bêcher leurs pensées si leur langage ressemble à des barrettes de chocolat fondu? Des dibboukim ont dû prendre possession des vers de terre qui me croassent que les humains actuels sont en passe de troquer le verbe contre l'image. Mince alors, les piliers du judaïsme doivent trembler de rage. Les conversations d'humains qui me parviennent sont tissées de mots troués, perclus d'arthrite, traversés de courants d'air. Des instances placées en haut lieu ont-elles empoisonné le langage, déboisé syntaxe et sémantique, plastiqué leurs saveurs? Durant des siècles, à défaut de mastiquer de la nourriture, les misérables moujiks, les fellahs affamés, les Intouchables ont porté à leurs lèvres des mots qui brillaient comme des mottes de terre. Depuis Spartacus, les esclaves de la terre ont aiguisé les vocables comme des lances. Qui piétine la langue, qui se détourne de ses mystères finira par se piétiner lui-même. Pour lancer des cocktails Molotov à la face du système, il faut d'abord avoir fourbi les mots, les avoir roulés comme des pavés. Malmener les processus d'hominisation, l'usage des mains, la station debout, le langage, les alliances avec les écosystèmes, avec les êtres non-humains fait-il partie d'une stratégie en vue d'opprimer en toute quiétude, avec l'aval d'assujettis qui quémangent leurs chaînes? ».

## Kenan Görgün

Partout où il y a de la révolte, il y a, tôt ou tard, des livres.

Pour s'en tenir à l'époque récente, aux mouvements des Indignés en Europe, au Battery Park d'Occupy Wall Street, au Parc Gezi de la Place Taksim lors des révoltes d'Istanbul, des bibliothèques de fortune n'ont pas tardé à se constituer, grâce aux dons de sympathisants, de maisons d'éditions et de bouquineries.

Mon premier contact avec les livres est survenu dans une de ces bouquineries, à Bruxelles, où j'accompagnais mon frère aîné ; jeune ingénieur, il s'y procurait des ouvrages techniques à bas prix et, ce jour-là, il m'avait offert un ...tableau magique. Gardé pendant des années, ce tableau fut ma première métaphore de la création, avant de devenir celle de la vie même.

Ma fascination pour cet objet était intarissable.

Ecrire, dessiner, effacer, recommencer.

Plus tard, lorsque j'ai adopté le traitement de texte comme outil d'écriture, j'y ai retrouvé cet enchantement à pouvoir effacer, corriger, recommencer.

Au début, le tableau magique était blanc immaculé et le redevenait après avoir été balayé par l'effaceur. Avec l'usure, toutefois, la blancheur perdit de son éclat, et l'effaceur de son efficacité. Ce qui y était inscrit, dessiné, s'estompait mais ne disparaissait plus. Le tableau était terni par le flair fantôme de ses couches antérieures... La vie et la création, pour moi, sont comme ce tableau. Ma mémoire « efface » de moins en moins, mon enfance jette sur mon âge adulte une ombre encore plus perceptible depuis que je suis père, de même que mon écriture se charge de tout ce que j'ai écrit auparavant. Dans la vie comme dans l'écriture, il me faut sans cesse rester vigilant pour garder le meilleur de l'expérience tout en étant capable de me réinventer.

De nombreuses années après ce cadeau de mon frère, je suis retourné dans cette bouquinerie par ma propre volonté. C'était la première fois. Au milieu des étagères qui grimpaient au plafond et que menaçait d'effondrement le poids des livres, j'ai été pris de panique et je n'ai pas su par où commencer.

J'avais décidé d'écrire mais, sans aucune expérience de lecteur, je n'aurais pas pu citer le nom d'un seul auteur. Par un raisonnement qui me parut défendable, je guettais les rayons fréquentés par des jeunes de mon âge, supposant que leurs goûts auraient une chance de rencontrer les miens ; mon objectif était d'acheter un livre, un premier, par moi-même, pour rompre le charme intimidant qu'exerçait sur moi l'idée de la lecture.

J'ai en effet triomphé de ce charme-là, mais ce fut pour en libérer mille autres.

Pages imprimées ou virtuelles, couvertures ternes ou pimpantes, noms passés et actuels, oubliés et illustres, classiques et modernes, feux de paille et gloires de demain, de ces millions de livres, des continents aux antipodes, j'ai entendu monter un chœur collectif qui n'a pas d'équivalent ! Et pour moi, la littérature est devenue une litanie, un chant funèbre, un chant paillard, un chant d'amour, un solo de jazz, un groove suintant, une furia de percussions tribales, une symphonie de voix, la conversation planétaire réhabilitée par des millions d'êtres humains qui écrivent et des millions d'autres qui les traduisent. Babel que Dieu condamna à l'inachèvement mais dont chaque nouvelle brique est un livre, Léviathan

qui aurait la particularité de ne pas chercher le pouvoir mais la liberté, la littérature a tout connu, la guerre, la paix, la monarchie, la dictature, la république, l'anarchie, la démocratie, la droite, la gauche, le peuple, les bourgeois, les enfants de Dieu, les adeptes du Diable, l'éveil de l'adolescent, la sagesse du mourant, la foule et la solitude, la pudeur et la complaisance, la gloire et l'indigence, et la vérité par le biais du mensonge. Même si elle fut exsangue, rien ne l'a tuée. Ses adversaires font grand bruit, ceux qui l'aiment savent être discrets et résilients, et c'est par eux que la littérature ne cesse de renaître tandis que ses ennemis s'épuisent et passent. Quand j'ai découvert l'écriture et la lecture, j'ai pensé que la littérature était ce qui pouvait arriver de mieux à un individu venu au monde en ayant le monde contre soi. Je n'ai pas changé d'avis. Partout où il y a de la révolte, oui, partout où il y a de la résistance et de l'espoir, il y a, tôt ou tard, des livres.

Chaque expédition dans les bouquinerie est suivie d'une retraite solitaire dans un bistrot. Feuilletter les livres, les premières pages, parfois un cahier critique ou une préface, dans l'exaltation de ces lectures à venir et la possibilité, toujours, d'une découverte importante. Pour ces retraites, mon lieu de prédilection à Bruxelles n'existe plus aujourd'hui : le Café Kafka était un troquet historique du centre-ville, qui continue à vivre aujourd'hui dans mon souvenir, car je sais, depuis le tableau magique, que rien ne disparaît totalement.

Sur le mur le plus large du bistrot qui portait son nom, le portrait le plus célèbre de l'écrivain tchèque me dominait. Dans un sépia contrasté, son teint mat, le nez fin à l'arête, empâté aux narines, ses pommettes cireuses comme des balcons blêmes, Kafka ne me quittait pas des yeux, ces yeux envoûtants, lunes jumelles percées par les trous noirs de ses pupilles. Par ce regard si singulier, il m'adressait une question dont la réponse reste introuvable.

Et c'est pourquoi je cherche encore, c'est pourquoi j'écris encore.

## Myriam Leroy – Le rêve et l'action

Pourquoi les féministes refusent-elles de condamner les hommes violents, les violeurs, les crapules, quand ils sont musulmans, s'interroge le beau garçon roux assis au premier rang. Le timbre est doux, féminin, le ton est d'abord obséquieux. Pourquoi cache-t-on au grand public leurs exactions, quand les auteurs sont immigrés? Le gamin se dit inquiet, terrorisé pour sa fille qui n'est pas encore née, pas encore conçue, à peine imaginée. Inquiet qu'elle soit violée, brûlée, battue par ces autres, ces monstres que nous refusons de nommer, il parle d'aveuglement, d'angélisme, il dit que nous préparons le terrain. Nous, oui nous, les deux réalisatrices sur l'estrade en face de lui, nous qui venons de projeter à sa classe un documentaire sur le sexisme, nous sommes d'ores et déjà coupables.

Car nous refusons de poser les termes, de dire les choses, pense le jeune homme – et il ignore ce qui nous musèle. Il évoque quelque 1500 viols la nuit de la Saint-Sylvestre 2016 à Cologne, crimes qui auraient été perpétrés par des sans-papiers. Comment donc? Nous n'avons pas les mêmes chiffres, et les nôtres seraient infiniment moins accablants? Nous lui parlons de la propagande d'extrême droite, de biais de confirmation, des journaux auxquels nous préférons faire confiance plutôt qu'aux élucubrations de réseaux sociaux?

Pouah. Il nous trouve bien naïves.

Le garçon sait plus, sait mieux, il s'abreuve à bonne source, il a des infos que tout le monde n'a pas.

Il a eu accès à des statistiques ethniques, mais parfaitement, et ce même dans un pays qui les interdit. Il est futé, il sait où chercher. Les prisons, par exemple, hein, les prisons, eh bien lui, il sait exactement broser une typologie de leur population, en fonction de leur couleur de peau et de leur religion. Il dit que tous les problèmes viennent de l'immigration.

Derrière lui, les élèves ne réagissent pas, ou à peine, ils ne contestent rien, même les jeunes qui paraissent maghrébins semblent anesthésiés, partis ailleurs. Tandis que nous essayons de le renvoyer dans les cordes, une enseignante finit par couper le beau garçon roux, par lui dire qu'il faut faire de la place à d'autres questions dans l'assemblée, mais il n'y a pas vraiment d'autres questions dans l'assemblée. L'assemblée flotte, molle, assommée.

Une jeune fille aux cheveux tirés finit par lever la main. Elle a plutôt un commentaire, oui, quelque chose à dire sur le sujet du film, le sexisme, parce qu'elle a cru comprendre que le système judiciaire était défavorable aux femmes, c'est la conclusion à laquelle nous étions arrivées après avoir interviewé une série de cibles de violences, n'est-ce pas? Ouais eh bien elle elle voudrait quand même qu'on ne perde pas de vue toutes les menteuses, toutes ces femmes et ces filles qui accusent à tort les hommes de les avoir agressées, et tous ces réalisateurs youtubeurs influenceurs artistes acteurs qui pâtissent de leurs inventions, qui croupissent en prison, perdent leurs contrats, leurs communautés, leur réputation et leur dignité. La fille s'abreuve à bonne source. Elle a des infos que tout le monde n'a pas.

De notre côté, nous n'avons pas connaissance de telles histoires, de carrières brisées par de fausses affaires, nous lui expliquons qu'un classement sans suite n'équivaut pas à innocenter mais nous l'invitons à nous exposer les cas dont elle a entendu parler.

Mhmm. Elle pense que nous ne connaissons pas. Sa voisine lui chuchote un truc à l'oreille. Nous entendons un échange de prénoms. La fille explique que ce sont des connaissances, des gens de l'école, et qu'elle ne peut pas dire, comme ça, devant tout le monde.

Mais tout de même, il faut faire attention, ne pas croire sur parole celles qui se prétendent victimes. Car elles sont nombreuses à espérer quelque chose de leurs dénonciations: de la notoriété, bien sûr, de l'argent, parfois, de l'attention, toujours.

Mais nous, les seuls chiffres concernant des « accusations mal adressées » que nous ayons les situent entre deux et quatre pourcent des plaintes déposées.

Des élèves ne nous croient pas. Et quand bien même. Oui, quand bien même. C'est déjà énorme, non ?

Brouhaha. Indignation de l'un, qui en a marre que les garçons soient mis en accusation. Ecoeurement de l'autre, estimant que nos constats ne disent rien de la souffrance des hommes. Filles qui acquiescent. Enseignants qui bavardent.

Un professeur prend la parole. On ne sait s'il l'assène ou le déplore, mais en tout cas lui, il pense que tout ça, tout ce que nous mobilisons devant cette classe, c'est un combat perdu d'avance. Il évoque des grandes entreprises, des géants de l'automobile, et pense que la finance aura toujours le dessus sur la morale.

Il a des infos que tout le monde n'a pas.

Brouhaha encore. Nous estimons que le carnage a assez duré, que quand ça ne veut pas, il est peut-être inutile de forcer. Nous concluons notre animation du moins pire que nous pouvons.

Mais une fille lève la main, une fille qui avait les yeux absorbés par son téléphone durant la discussion se réveille, eh bien elle voudrait dire quelque chose. Elle voudrait faire savoir au professeur qu'elle n'accepte pas ce qu'il a dit, là, il y a un instant, sur le combat perdu d'avance. Une fille avec de grandes cuissardes et des ongles en gel, belle comme une chanteuse de zouk. Elle n'est pas d'accord, et elle l'énonce si doucement que tout le monde se tait pour l'écouter. Elle voudrait qu'on laisse aux jeunes le temps de s'informer, de comprendre le monde dans lequel ils vivent, avant de se politiser. Elle promet que sa génération ne laissera pas passer ce que celle du professeur a accepté, qu'elle a envie d'autre chose mais qu'elle doit encore grandir et acquérir les armes. Elle parle de révolte. La fille jure qu'il faut avoir confiance. Qu'il faut leur permettre de rêver avant de passer à l'action. Et là, se fait le silence. Un temps, deux temps. Un clap se fait entendre. Puis un autre. Puis encore un autre. Puis toute la classe se met à battre des mains. A battre si fort que des yeux se mouillent.

Et que l'enseignant mouché s'en va sans saluer. Puis que le grand garçon roux prend la peine de remercier.

## Jeroen Olyslaegers

La littérature, ce n'est pas être en mission. En 1993, alors qu'Anvers avait été désignée capitale européenne de la culture, la ville était tapissée d'affiches qui posaient la question suivante : L'art peut-il sauver le monde ? À l'époque, on se massacrait en ex-Yougoslavie et l'Union européenne se retrouvait confrontée à elle-même. Quelles sont les ressources de la politique ? Peut-on d'ailleurs parler d'Union ? Cette année-là, je fêtais mon vingt-sixième anniversaire, l'art et la littérature me sortaient par les yeux. Au lieu d'être des lieux de réconfort, de réflexion, de beauté, tous deux étaient devenus pour moi des bastions de trahison de la réalité. L'ambiguïté de ma situation n'effleurait pas l'esprit du jeune intellectuel engagé que j'étais. Je travaillais en effet pour Anvers 93, au département Discours et Littérature. Mes discussions sur l'impuissance de la politique européenne et la futilité de tout art au regard d'une guerre civile sanglante semblaient se dérouler dans un autre espace mental que mon souci d'aider à publier, en plusieurs langues et dans six cahiers différents, les essais d'Eco, Lyotard ou encore Claudio Magris. Pendant ce temps, les journaux télévisés nous abreuyaient d'images de charniers, de mères éplorées et de diverses cruautés. Dans ma tête de fanfaron, aucun court-circuit ne se produisait. J'étais convaincu que moi et une poignée de mes semblables étions éveillés tandis que le reste dormait. Mon impuissance face à toute cette barbarie, à quelques milliers de kilomètres d'Anvers, m'empêchait de voir mon narcissisme, mon besoin de me mettre en avant, l'impérative nécessité de m'exprimer sans nuances. J'ai demandé à mon père où était passée l'âme de l'Union européenne. L'UE n'avait-elle pas été créée pour se débarrasser une fois pour toutes de la violence et de la guerre ? Mon père m'a regardé en me disant qu'il y avait un portefeuille dans cette âme et qu'il n'en avait jamais été autrement. Une réponse que j'ai trouvée d'un insupportable cynisme. À mes yeux, mon père s'était exprimé à la manière d'un réac au bout du rouleau. La réalité ne pouvait être telle qu'il la décrivait. Ce n'étaient pas là les histoires dont on avait besoin, je me disais, nous qui savions bien peu ce qu'était à vrai dire une guerre. J'étais loin de me douter qu'en refusant de l'écouter parce que sa réponse ne me plaisait pas, je me censurais. Selon moi, l'autocritique était signe de faiblesse, d'un manque de sincérité, de nombrilisme. Le doute n'était pas permis. J'ai alors écrit un texte expérimental sur l'ambiguïté des forces de maintien de la paix (*Een bron a well awel/muzak for peacekeepers*), performance donnée par trois acteurs. Je voulais que les gens dansent pendant cette représentation et que celle-ci leur donne par ailleurs matière à réflexion. Certes, ils ont dansé, mais plutôt à reculons. Et personne n'a engagé la moindre discussion avec moi sur la teneur de mon texte. J'aurais tout aussi bien pu m'abstenir d'affirmer ou de raconter quoi que ce soit. Mes assertions, un soupir éphémère. Ce que je racontais, du blabla ?

Mais « raconter », justement, qu'est-ce que ça signifie ? Question tout à fait indolore à laquelle on ne peut fournir que des réponses pieuses. Qu'est-ce que « raconter » signifie pour moi ? Quel est le rôle de la littérature et de l'art dans ma vie ? Les révolutionnaires de mai 68 prétendaient que tout était politique. Mais tout est en même temps personnel. Donnée qu'il est tout aussi difficile de regarder en face. La réalité est fondamentalement ambiguë, déterminée par la perspective narrative, insaisissable dans son ensemble. Un voile l'enveloppe, implacable évidence. Ce à quoi j'aspire avec mes romans et mes chroniques, c'est dévoiler des choses pour moi-même et donc pour le lecteur. Rien ne m'aiguillonne plus que le mensonge d'autrui, le mensonge qui se dissimule dans chaque forme de pouvoir, dans la déformation des mots pour masquer une injustice, l'empereur qui se croit intouchable alors qu'il se promène tout nu, l'électeur dans l'isoloir qui se prend pour un rebelle en votant « basta ». Un jour, j'ai commencé une série de chroniques pour le quotidien *De Morgen* par ces mots : « Tout sera révélé, ô lecteur. Ce n'est qu'une question de temps. »

Parfois, les choses se dévoilent par elles-mêmes dans un strip-tease éhonté, sous l'impulsion de l'orgueil des puissants. En attendant, nous assistons à des vagues de révélations. Souvent, c'en est trop. Souvent, nous effleurons une limite que nous ne pouvons mentalement supporter. De plus en plus, nous détournons le regard de ce strip-tease qui se répète mécaniquement. À cela s'ajoute que la pensée critique s'est dédoublée quasiment à l'infini. Critiquer le pouvoir et l'autorité est devenu l'occasion de répandre sans retenue des théories du complot, de créer sa propre réalité « miroir » basée sur des sources et des sites choisis, et, pourquoi pas, de nourrir une méfiance fondamentale à l'égard de tous les médias grand public. Pendant le confinement, on a pu le constater avec amertume. Se faire vacciner ou non relevait d'un choix personnel. Mais aucun des deux camps n'a voulu entendre le mot « choix ». L'un prétendait que l'on était moralement obligé de se faire vacciner au nom de la solidarité, l'autre maudissait toute personne qui avait daigné subir un lavage de cerveau pour accepter la vaccination. Écarter le voile masquant la réalité n'est plus aussi attrayant qu'avant. Tout le monde semble disposé à le faire. Révéler ainsi des choses en permanence revient à en cacher d'autres.

J'aime à rappeler que le politique et le social demeurent personnels. Je ne sais si nous vivons « une époque déroutante », toujours est-il que ce qui me déroutait m'est devenu personnel et, qu'en conséquence, le doute m'habite. Reprocher aux autres de ne pas voir le mensonge, c'est parader avec son état d'éveil. Louer les gens en raison de leurs opinions, on le fait parce qu'ils semblent penser comme nous. Or, il n'existe pas un « nous » de personnes partageant les mêmes idées, sauf à garder ce « nous » aussi abstrait que possible.

Autrement dit, pour être honnête en matière de politique, il me faut continuer à parler de moi-même. Ces dernières années, mon jugement et ma façon de parvenir à un jugement sur notre société sont devenus pour moi sujets de questionnement. Pourquoi ce désir de révéler ? Pourquoi entrer en résistance, imaginativement ou non ?

Ce n'est pas un hasard si mes romans sont peuplés de gens qui doutent, qui ne savent pas s'ils sont ou non à leur place. Moi, j'ai de plus en plus l'impression de ne pas avoir à occuper une place donnée. Les rapports qu'entretient chacun de mes protagonistes avec la société résultent d'un engagement personnel qui est souvent le fruit du hasard. Chacun d'eux se retourne sur le passé pour constater, à notre exemple, qu'il est piégé dans ce que j'appelle « le présent cruel ». La condition humaine est impitoyablement myope. Nous ne savons pas ce qui va se passer à long terme. Chaque nouvelle journée peut broyer une vie, la transformer en quelque chose d'autre.

Le jugement moral intervient après coup.

Et il est toujours impitoyable.

Qui est resté spectateur ? qui est entré en résistance ? qui a collaboré ?

Souvent, nous faisons tout à la fois, souvent avec des mots, rarement à travers des actes.

Je suis devenu méfiant à l'égard de mes propres jugements.

Ce sont mes personnages qui me l'ont appris. J'ai mis longtemps à en prendre conscience.

C'est ce qu'ils me racontent et ce que j'essaie de transmettre.

La littérature, ce n'est pas être en mission.

Ça signifie se regarder dans le miroir en question.



## Arno Van Vlierberghe

1.

Garder mon calme & commencer  
par le commencement de ce qui suit,  
un rêve encore nouveau & naïf en tout  
sur la véritable fin des choses,  
le lieu que personne n'aurait pu prédire,  
parce que l'histoire transmise à tout venant  
ne correspondait pas à l'histoire consacrée,  
une histoire qui a encore besoin de nous,  
quels que soient ceux qui avalent & croient ça,  
elle qui inclura aussi ceux qui la refusent,  
afin que plus de choses soient possibles demain  
que ce qui a été possible aujourd'hui,  
une lâche fuite en avant passant par  
les jugulaires & les voies respiratoires  
de l'éclairé étranglé,  
affamés oui affamés d'un avenir  
qui fait mieux que nous sourire à nous seul,  
une affirmation totalement imbécile  
de l'impossible, même si celui-ci continue à suppurer  
dehors quelque part dans la nuit, même s'  
il est trop tard oui pour définir une théorie du tout,  
[heureusement les rêves ne sont pas une bonne théorie],  
& après des siècles d'agitation  
& la poésie de l'agitation,  
a fourni assez de mots  
au motif de notre douleur,  
même si on a oublié en chemin  
que nos ruines nous offraient d'autres issues  
que le fait de bêtement les observer ou les formuler,  
& de vouloir répondre à la question pourquoi,  
atourmentés & écrasés,  
les mains liées aux mains,  
les genoux aux genoux,  
& malgré tout ce qui précède,  
& malgré tout ce qui reste à venir,  
je vois dans ce qui me parvient à travers jours & ajours,  
ce que j'appelle information,  
le résidu le plus exploitable de ces pâles années,  
qu'il faut vous barrer l'exode & la flétrissure & les hâter,  
que j'entends remélanger vos cartes & vos maisons démolies & brûlées,  
entend vous entendre chialer à cause de vous, pitoyable cohorte,  
chialer comme le village à l'enceinte effondrée, pillé,  
la cellule cutanée & la blessure au couteau, les lèvres de cette blessure aiguës,  
& suis-je tenu à me couper les oreilles à la racine,  
pour qu'elles écoutent vos réponses paresseuses, qui auraient dû être questions  
paresseuses,  
alors dans une ivresse puérile j'approcherai la taillade à l'emporte-pièce,  
& tiendrai de bruyants discours lors de fêtes & mènerai des politiques inflexibles,

d'inflexibles politiques d'agitation & des politiques de l'histoire de la mort,  
& ne m'attendrai plus à ce que l'ancien redevienne de lui-même nouveau,  
& sous vos pieds sales extraurai du sol au couteau ma récolte contaminée,  
& accueillerai la fièvre comme un organe frais, une occasion fraîche à gâcher,  
jusqu'à, comme mort, offrir un abri à la rage, l'imposture & les masses,  
& rester au lit, jusqu'à ce que le jus, le verjus de la pourriture, remplisse la pièce.

2.

On y est allés on y est allés avec des corps on y est allés avec des corps qui voulaient fuir on y allés avec des corps qui voulaient fuir les corps on y est allés avec des corps qui voulaient fuir les corps qui voulaient que nous restions on y est allés avec des corps qui voulaient fuir les corps qui voulaient que nous restions et ensemble prononçons le non on y est allés avec des corps qui voulaient fuir les corps qui voulaient que nous restions et ensemble prononçons le non ou plutôt prononçons le oui tout en pensant non on y est allés avec des corps qui voulaient fuir les corps qui voulaient que nous restions et ensemble prononçons le non ou plutôt prononçons le oui tout en pensant non et qui auraient mangé de l'abondance comme d'une mangeoire ou d'une gerçure d'une lèvre ou d'un membre sur le point d'éclater on y est allés avec des corps qui voulaient fuir les corps qui voulaient que nous restions et ensemble prononçons le non ou plutôt prononçons le oui tout en pensant non et qui auraient mangé de l'abondance comme d'une mangeoire ou d'une gerçure d'une lèvre ou d'un membre sur le point d'éclater ce qui veut dire qu'en plus de la douleur la terreur que celle-ci inspire serait partagée on y est allés avec des corps qui voulaient fuir les corps qui voulaient que nous restions et ensemble prononçons le non ou plutôt prononçons le oui tout en pensant non et qui auraient mangé de l'abondance comme d'une mangeoire ou d'une gerçure d'une lèvre ou d'un membre sur le point d'éclater ce qui veut dire qu'en plus de la douleur la terreur que celle-ci inspire serait partagée qui, avec le corps, la saleté, dit non à la lâcheté des cellules on y est allés avec des corps qui voulaient fuir les corps qui voulaient que nous restions et ensemble prononçons le non ou plutôt prononçons le oui tout en pensant non et qui auraient mangé de l'abondance comme d'une mangeoire ou d'une gerçure d'une lèvre ou d'un membre sur le point d'éclater ce qui veut dire qu'en plus de la douleur la terreur que celle-ci inspire serait partagée qui, avec le corps, la saleté, dit non à la lâcheté des cellules ce qui signifie tout aussi peu qu'on vous aimait jusqu'au moment où vous avez tiré des couteaux on y est allés avec des corps qui voulaient fuir les corps qui voulaient que nous restions et ensemble prononçons le non ou plutôt prononçons le oui tout en pensant non et qui auraient mangé de l'abondance comme d'une mangeoire ou d'une gerçure d'une lèvre ou d'un membre sur le point d'éclater ce qui veut dire qu'en plus de la douleur la terreur que celle-ci inspire serait partagée qui, avec le corps, la saleté, dit non à la lâcheté des cellules ce qui signifie tout aussi peu qu'on vous aimait jusqu'au moment où vous avez tiré des couteaux tandis qu'aux pieds on vous lavait, patiemment, le cul et le cuir chevelu on y est allés avec des corps qui voulaient fuir les corps qui voulaient que nous restions et ensemble prononçons le non ou plutôt prononçons le oui tout en pensant non et qui auraient mangé de l'abondance comme d'une mangeoire ou d'une gerçure d'une lèvre ou d'un membre sur le point d'éclater ce qui veut dire qu'en plus de la douleur la terreur que celle-ci inspire serait partagée qui, avec le corps, la saleté, dit non à la lâcheté des cellules ce qui signifie tout aussi peu qu'on vous aimait jusqu'au moment où vous avez tiré des couteaux tandis qu'aux pieds on vous lavait, patiemment, le cul et le cuir chevelu, et malgré la puanteur de votre crasse, malgré toutes les immondices précédentes et malgré toutes celles à venir, malgré toutes nos poignées de main et festins mi-cuits, on écouterà, écouterà avec la violence aveugle d'un ver de terre envers le pivert –